



J'ai été fellagha, officier français et déserteur : Du FLN à l'OAS de Rémy Madoui. Éditions du Seuil, 27, Rue Jacob, 75006 Paris, France, 2004, 400 pages, €22.

Quiconque exécute un combat contre-insurrectionnel ou participe à l'instauration de la démocratie en pays musulmans peut bénéficier de la perspicacité de ce mémoire d'un insurgé qui a combattu durant la sanglante guerre d'indépendance de l'Algérie (1954-1962).

Écrit en français, le livre retrace une remarquable odyssée d'un jeune homme durant la guerre qui a abouti à l'indépendance de l'Algérie. L'auteur, âgé alors d'une quinzaine d'années, est devenu un guérillero au sein du Front de Libération National (FLN) contre l'armée française. Il s'est battu pendant cinq années jusqu'à ce que ses camarade de combat, le soupçonnant d'espionnage au profit de l'ennemi, l'emprisonnent et le torturent. Échappant à ses tortionnaires, Madoui rejoint l'armée française et devient lieutenant, au service d'un commando qui pourchassait son ancienne cohorte FLN. Plus tard, quand le Président de la République Française, le général Charles de Gaulle concède l'indépendance de l'Algérie, l'auteur abandonne l'armée française pour rejoindre l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS), un groupe de dissidents dirigé par des officiers supérieurs français qui s'étaient violemment opposés à la politique algérienne du général de Gaulle. L'auteur ne passe que quelques jours avec l'OAS; il est rapidement arrêté et emprisonné. Il émigre aux États-Unis après sa libération.

Plus qu'une histoire d'aventure engageante, le livre est une fenêtre sur les insurrections actuelles, décrivant en détail les techniques opérationnelles, le système d'adhésion, et la structure du FLN. Le FLN a commencé comme un soulèvement populaire contre le colonialisme français, embrassant des principes démocratiques pendant la mobilisation politique des Algériens. Cependant, comme les groupes insurgés d'aujourd'hui, le FLN était composé de

factions tribales et régionales en concurrence pour la poursuite du pouvoir qui se traduisait par des luttes fratricides. Plus la guerre durait, plus le carnage se multipliait et plus les extrémistes du FLN consolidaient leur contrôle sur l'insurrection; il eut presque autant d'Algériens tués par le FLN que par l'Armée française

Les lecteurs noteront que les insurgés algériens avaient différentes motivations que les insurgés à qui nous faisons face aujourd'hui. Le FLN était un mouvement principalement anticolonial et nationaliste dans lequel la religion islamique a joué seulement un rôle secondaire. Le livre de Madoui accentue la liberté et la démocratie mais mentionne rarement la religion. En fait, il consacre presque 10 pour cent de son récit aux grandes lignes de la "plateforme de la Soummam", un manifeste FLN de 1956 qui décrit un plan directeur pour une Algérie démocratique qui en fin de compte ne sera pas. Les insurgés d'aujourd'hui s'opposent agressivement à la démocratie et la religion est une motivation proéminente pour la plupart d'entre eux. Madoui présente une perspective rarement vue dans les livres concernant la guerre algérienne. Les lecteurs à la recherche d'une plus vaste et érudite perspective du conflit peuvent consulter le livre célèbre d'Alistair Horne « *The Savage War of Peace* » (la guerre sauvage de la paix). Les témoignages d'auteurs français et algériens tendent à être plutôt passionnés car cette guerre a traumatisé les Français autant que la guerre du Vietnam a traumatisé les Américains.

Beaucoup de responsables militaires et civils français ont écrit sur ce sujet, mais peu d'insurgés ont produit des témoignages qu'on pourrait qualifier d'objectif. Au lieu de glorifier ses propres actions, le témoignage de Madoui, détaillé et rude, raconte en termes vifs la mort de beaucoup de ses camarades et les sévères privations qu'il a soufferts pendant une longue lutte dans les montagnes et le désert. Il soutient la crédibilité de son histoire en incluant les noms

et les photographies de beaucoup d'Algériens et de Français qu'il a côtoyé.

Dans un sens, le livre est l'histoire tragique de l'Algérie qui a manqué son rendez-vous avec la démocratie quand des éléments antidémocratiques ont brutalement subverti l'objectif initial de l'insurrection. Toutefois, ce livre suggère également qu'il n'y a aucune raison inhérente à ce que les cultures islamiques ne peuvent pas devenir des démocraties.

Nous espérons qu'une édition du livre en langue anglaise paraîtra bientôt. Le témoignage de Madoui mérite bien d'être lu pour les perspectives qu'il donne sur les événements contemporains.

Lieutenant colonel Paul D. Berg, USAF
Maxwell AFB, Alabama

Just War against Terror: The Burden of American Power in a Violent World (Une « guerre juste » contre la terreur : Le fardeau de la puissance américaine dans un monde violent) par Jean Bethke Elshtain - Basic Books <http://www.basicbooks.com> - 387 Park Avenue South, New York - New York 10016-8810 - 256 pages - 2003 - \$23.00 (Edition « de luxe ») - \$14.00 (format « best seller »).

Jean [Jeanne] Elshtain, professeur d'éthique politique et sociologique au « Laura Spelman Rockefeller » de l'Université de Chicago, présente dans ce livre un argumentaire de l'application du concept traditionnel de « guerre juste » contre la guerre globale du terrorisme, naviguant entre des approches pacifistes et de « realpolitik ». En opérant ainsi, elle cherche à tisser la trame de fils argumentaires : 1 - l'argument principal (que le concept de « guerre juste » peut et doit être appliqué à la guerre actuelle), 2 - la récupération de quelques concepts classiques et récents de « guerres justes », 3 - une riposte aux critiques de la guerre contre la terreur, et 4 - une sorte d'exposé de certains comportements intellectuellement irresponsables de ces mêmes critiques (confrères théologiens et universitaires). Pour aussi intéressant que soit chacun de ces arguments, le résultat de sa construction est parfois déroutant; le lecteur perd par moments le fil d'un des arguments,

pour le voir réapparaître plusieurs chapitres plus loin. Par exemple, pour ce qui concerne les critères d'autorité légitime de la théorie de « guerre juste » page 61, elle semble assurer qu'un état souverain tel que les Etats-Unis suffisent, sans qu'il soit nécessaire de se préoccuper des inquiétudes des partisans des Nations Unies (ONU) ou des multilatéralistes; page 92 elle en appelle pourtant à la charte de l'ONU sur le droit des états à l'autodéfense. Ce n'est que dans les deux derniers chapitres (pages 150-73) que l'on découvre les raisons profondes qui lui font penser que les Etats-Unis ont l'autorité suffisante pour agir seuls.

L'argument principal d'Elshtain est assez simple :

1. La première tâche d'un gouvernement est d'assurer l'ordre, la stabilité et la sécurité, pour son peuple.
2. Les organisations terroristes telles qu'Al Quaïda constituent une menace importante et implacable envers cet ordre.
3. Etant donné que les négociations pacifiques ne sont ni souhaitables ni même possibles, le gouvernement doit considérer l'utilisation de la force pour maintenir l'ordre et protéger son peuple.
4. La situation actuelle correspond au critère traditionnel *jus ad bellum* (recours à la guerre ou force en général).
5. Combattre cette guerre selon les critères de *jus in bello* (le droit dans la guerre) est faisable.
6. Donc, faire la guerre, en la menant avec discrimination et proportionnalité, est moralement justifié.

Cet argumentaire est plausible, et certaines des suppositions sont bien étayées. Certes, l'un des points forts de son ouvrage est sa représentation de l'implacabilité des terroristes (en citant souvent leurs propres mots ou leurs actes) et son argument qu'ils maudissent ce qu'est l'Amérique plus que ce qu'elle fait; ainsi, les négociations et l'apaisement ne sont pas de réelles options. Toutefois, l'apaisement, et ce qu'elle appelle le « pseudo pacifisme »,

ne sont pas des tentations du lecteur militaire moyen. De ce point de vue là il est regrettable qu'elle n'ait pas consacré autant de temps à la démystification du soi-disant réalisme politique (la tentation constante pour un « esprit militaire »). Pourtant certains des points d'Elshtain se rapportent à cette question : particulièrement celui de vouloir l'interdiction pure et simple de l'ennemi terroriste armé, sans minimisation des pertes de non combattants et des dommages aux infrastructures civiles, et sans aide civile ultérieure (elle parle d'une sorte de nouveau Plan Marshall), ce qui constituera des refuges et des foyers de prolifération pour façonner encore plus de terroristes. Ici, et comme c'est souvent le cas, les considérations morales sont prudentes.

Dans les 3e et 4e chapitres, Elshtain élabore une argumentation assez persuasive sur le fait que le recours à la guerre et la guerre en Afghanistan par les Etats-Unis était fondamentalement juste. Toutefois, il me semble qu'elle esquivait certaines des questions plus difficiles, telles que la légitimité de la préemption ou de la prévention, de l'unilatéralisme et de la doctrine de Bush, certains des nouveaux sujets ou thèmes récemment devenus urgents, que la théorie contemporaine de « guerre juste » doit prendre en considération. Elle continue dans les chapitres suivants à démolir un certain nombre de mauvais arguments anti-guerre (ce ne sont pas des faux-fuyants mais plutôt des arguments que des individus ont véritablement donnés), mais il existe d'autres arguments, meilleurs et plus subtiles. Parmi ces derniers l'argument critiquant la légitimité de la préemption ou particulièrement la prévention, soutenant qu'il n'est pas possible de mener une guerre (à proprement parlé) contre des organisations non gouvernementales telle qu'Al Quāida, ou affirmant le manque de critères définis de succès dans une entreprise aussi vaste que la guerre contre la terreur. Elshtain n'en fait pas assez pour les prendre en considération et les réfuter.

Je passerai sous silence certains aspects de « 'guerre juste' contre le terrorisme » que certains lecteurs trouveraient intéressant; l'exposé des médias et universitaires (la « horde des esprits indépendants ») qui se comportent

mal; l'examen récent de la pensée chrétienne (le bon et le mauvais) sur la guerre et la paix, parce que je souhaite mettre l'accent sur la bombe qu'elle nous livre à la fin de l'ouvrage : qu'il est temps qu'un empire américain voie le jour. Comme d'autres défenseurs contemporains de l'impérialisme américain, Elshtain n'appelle pas à l'utilisation de la puissance américaine pour conquérir ou dominer le monde, mais pour faire respecter les lois internationales; protéger les faibles; permettre la construction de nations; et interdire, punir, ou dissuader les méfaits, ce qui peut aussi s'appeler un programme bienveillant d'*impérialisme de l'ordre juste*.

Son argumentaire pour cette position est que les états nations sont encore les acteurs principaux des politiques dans le monde. L'ONU a échoué au maintien de l'ordre, et sans l'ordre que seul les états nations peuvent établir, les organisations non gouvernementales sont inefficaces. Parmi les états nations seuls les Etats-Unis ont la puissance et l'engagement constitutionnel envers la justice pour jouer le rôle de gendarme. Pour résumer, l'ordre international est nécessaire et seul l'impérialisme de « l'ordre juste » américain peut le garantir. Certaines suppositions avancées ici ne sont pas explicitement établies ou défendues. Tout d'abord, ces suppositions proviennent-elles de la revendication que si une tâche est importante, et qu'une seule entité peut l'accomplir, alors cette entité a le droit d'agir (sans aucune autre autorisation des autres parties concernées) ? Ensuite, du fait que cette entité, bon gré mal gré, a l'obligation d'agir ? Est-ce qu'il s'agit là d'une nouvelle forme de noblesse oblige ? L'impérialisme de l'ordre juste est-il une nouvelle forme démocratique libérale de guerre sainte ?

Bien que critique, je pense que la lecture de « *« guerre juste » contre le terrorisme* » en vaut la peine. Malgré quelques défauts organisationnels, le texte est très clair et facile à lire. Il comporte une bonne recherche du concept de « guerre juste » et fait œuvre utile en réintroduisant quelques distinctions classiques (par ex. la distinction entre tuer des non-combattants de manière intentionnelle et entrevoir que cela puisse se produire), et en démystifiant

certain, néanmoins influents, mauvais arguments pseudo pacifistes. Plus encore, il édifie la structure de base d'un argumentaire théorique d'une « guerre juste » : que la guerre contre le terrorisme peut et doit être menée avec justice. Même si elle a tort sur certains sujets particuliers, ce point mérite d'être noté par les pacifistes et partisans de la « realpolitik ».

Dr. Christopher Toner
Maxwell AFB, Alabama

Beyond Terror: Strategy in a Changing World (Au-delà de la terreur : Stratégie dans un monde en changement) par Ralph Peters - Stackpole Books <http://www.stackpolebooks.com/cgi-bin/StackpoleBooks.storeront> - 5067 Ritter Road - Mechanicsburg - Pennsylvanie 17055-6921 - 368 pages - 2002 - \$22.95 (édition de luxe)

Ralph Peters a mené une brillante carrière militaire, avec entre autres une affectation au cabinet du Président et termina avec le grade de lieutenant colonel. Il prit sa retraite pour pouvoir parler librement de ce qu'il considérait comme étant des problèmes de politiques politiciennes et de l'armée américaine. Sans être forcément d'accord avec ses points de vue, le lecteur est amené à réfléchir au futur de nos forces armées. « *Au-delà de la terreur* » comprend 16 essais que Peters a publiés dans des revues tels que le « US Naval Institute's Proceedings » et le « Army War College's Parameters », auxquels s'ajoutent quelques chapitres écrits spécialement pour ce dernier. L'ouvrage traite de problèmes aussi divers que l'analyse des causes des échecs dans le renseignement, la nécessité de linguistes ou le problème des officiers généraux en retraite employés pour la défense nationale par des sociétés privées sous contrat.

Peters, qui semble adopter la théorie du choc des civilisations de Samuel Huntington, théorie que beaucoup d'universitaires rejettent, commence par discuter de la place des États-Unis dans l'histoire, arguant que les États-Unis ne doivent pas avoir honte de leur puissance industrielle et militaire. Il pense que nous soutenons souvent des dictatures et des régimes corrompus au nom de convenances politiques,

alors que nous devrions mettre les moyens de notre puissance nationale au service de ceux qui veulent l'autodétermination. Concernant le monde de l'Islam il écrit : « [les Musulmans] doivent décider s'ils veulent se complaire dans un confort qui consiste à réchauffer le cœur avec la haine des autres » (p. 6), une déclaration par trop simpliste, qui minimise les efforts à faire pour identifier réellement ce qui actuellement ne va pas avec l'Islam. Par exemple, un problème frappant est l'incapacité de l'Islam Sunnite à se réinventer au travers d'un concept Islamique appelé « Ijithaad » (raisonnement analytique), que des responsables religieux de haut rang avaient stupidement banni au neuvième siècle.

Le chapitre sur le terrorisme « When Devils Walk the Earth » (Quand les démons envahissent la terre), présente une excellente analyse de deux types de terroristes : les pragmatiques et les apocalyptiques. Les premiers ont un projet politique et veulent accéder au pouvoir, par conséquent la destruction complète des infrastructures qu'ils ont l'intention de gouverner n'a pas de sens. Les seconds sont les plus dangereux car ils pensent être la main de Dieu. À l'inverse des terroristes pragmatiques, les apocalyptiques n'écoutent pas la voix de la raison puisque quoiqu'il en soit, Dieu est de leur côté. Peters affirme naïvement que la faction apocalyptique doit tout simplement être éliminée. Il est clair que « *Au-delà de la terreur* » est un ouvrage qui appelle la controverse, mais s'avère toutefois important pour le lecteur qui s'intéresse à la prévision politique et stratégique.

Lt Comdr Youssef H. Aboul-Enein, USN
Washington, D.C.

The Iraq War: Strategy, Tactics, and Military Lessons (La guerre de l'Irak : Stratégie, tactiques, et leçons militaires) par Anthony H. Cordesman - Center for Strategic and International Studies <http://www.csis.org> - 1800 K Street - NW - Suite 400 - Washington - DC 20006 - 592 pages - 2003 - \$25.00 (format « best seller »).

Cet ouvrage très complet d'Anthony Cordesman pourrait être le meilleur point de

départ pour toute étude de la guerre actuelle dans la succession de l'Irak. C'est aussi une encyclopédie utile pour toutes sortes d'informations liées aux aspects militaires de la guerre, et un guide de sources officielles disponibles depuis l'été 2003. Ce livre devrait rester pendant encore plusieurs années une référence en matière de faits de base liés à la guerre. Il sera probablement un point de départ et la base de nombreuses études subséquentes. L'emphase de l'oeuvre est tout à fait cohérente avec son sous-titre : la stratégie militaire des combattants, les opérations et tactiques de la campagne de coalition, et les conclusions militaires que l'on peut en tirer de façon préalable et limitée. Le livre tient ses promesses, en le faisant de façon mesurée, objective, et bien organisée. Sa parution à un moment opportun est l'origine de sa valeur mais aussi, comme le reconnaît Cordesman, de ses limites.

Un rapide examen de l'organisation de l'ouvrage révèle son étendue et son ambition. Après un chapitre d'introduction sur les limites de l'analyse, « *la guerre de l'Irak* » consacre environ 40 pages aux forces impliquées de chaque côté, presque 100 pages au déroulement de la guerre, environ 370 pages aux différents types de « leçons » et à peu près 50 pages aux « aspects civils de la construction de nations et au défi de gagner la paix. » De nombreuses explications sur différents systèmes d'armes et de communication, de technologies émergentes, et de concepts opérationnels fournissent des clarifications très utiles sur des questions techniques qui pourraient autrement dérouter le lecteur. Il y en a *pour tout le monde* mais trop peu de ceux qui auraient pu avoir, ou auront quelque chose de valeur à apporter aux questions fondamentales, ce qui bien sûr pose la question des sources.

Le livre contient une base exceptionnellement solide de trois types de sources disponibles à ce stade initial dans l'historiographie de la guerre. Inévitablement Cordesman prend appui sur les briefings officiels de la machine offensive des relations publiques de la coalition, sur les premiers « documents » produits pour résumer les points que les différents gouvernements souhaitaient présenter, et à

un moindre degré, sur divers comptes-rendus journalistiques. De nombreuses citations et communiqués de présentations officielles fournissent une version complète de la vision du déroulement de la guerre du gouvernement américain. Les notes sont des guides très précis des transcriptions de briefings et des autres sources résumées dans le texte. Lorsqu'un éclaircissement technique nécessite davantage d'explications, les notes renvoient le lecteur aux articles ou ouvrages utiles à la compréhension du fondement du débat de l'auteur. A tous égards cet ouvrage est un modèle de ce qui peut et devrait être fait dans le cas d'une étude préliminaire.

Cordesman fournit une liste encyclopédique de tous les types de forces de coalition et de leurs actions pendant la campagne menant à la chute de Bagdad. L'Irak n'avait pour ainsi dire pas de marine, et une armée de l'air incapable de résister à l'ampleur de la force aérienne du pays le plus riche et le plus avancé du monde et de ses alliés. Comme le note l'auteur, plusieurs facteurs sur le terrain ont joué un rôle pour supprimer le léger avantage (plus apparent que réel) de l'Irak en terme de nombre. La supériorité technologique et la puissance aérienne se sont rassemblées pour fournir à la coalition une écrasante dominance en terme de puissance de combat, bien au-delà de celle que la comparaison du nombre a pu suggérer. Comme l'indique l'auteur, il se peut qu'on ne puisse pas modéliser les disparités de puissance réelle quand les Etats-Unis font face à un tel adversaire. Les forces irakiennes ne pouvaient pas se déplacer en grand nombre, ni combattre de façon coordonnée, bien que beaucoup de combat de bataillons eurent lieu.

Même si la marche sur Bagdad s'est révélée relativement facile, Cordesman met en garde contre un excès de « triomphalisme » américain. En effet nous ne connaissons pas encore suffisamment bien les détails des combats pour « émettre des jugements hâtifs sur les forces qui contribuèrent ou non au dénouement ». C'est là que réside la deuxième valeur de ce livre : un examen exhaustif des leçons possibles et des débats très poussés concernant les questions qui doivent être prises en compte au cours d'efforts futurs pour estimer les situa-

tions stratégiques, pour juger des capacités, et pour transformer la machine militaire américaine en une force encore plus moderne et davantage encore basée sur la technologie.

L'identification par l'auteur des problèmes, défauts, manquements et leçons trouveront des partisans et des détracteurs à tous les niveaux du gouvernement américain. Chacun trouvera dans cet ouvrage quelque chose à aimer ou à détester. Ces arguments provocants dans le domaine militaire touchent tous les aspects des Forces armées des Etats-Unis, de la plus petite unité d'infanterie de combat à l'utilisation de l'espace et des technologies de l'information. Chaque officier devrait être intéressé par ce que l'auteur dit. Heureusement, les méthodes de recherches de Cordesman vont bien plus loin que le combat et le soutien au combat dans le domaine de la stratégie nationale au sens large.

Ce qui suit n'en sont que des exemples. Ses mises en garde concernant la fin d'un conflit, le processus de paix, et la construction de nations valent d'être prises en compte et sont devenues encore plus pertinentes depuis que ce livre a été écrit. Elles comprennent l'avertissement que dans de telles circonstances et avec de tels objectifs une nation trouvera que la mise en place de sa « grande » stratégie sera plus incertaine que de mener le combat à la réussite. Cordesman argue que les Etats-Unis ont causé beaucoup (pas tous) des problèmes qui ont émergé après la chute de Saddam. L'éventail des problèmes prévisibles, et pourtant non prévus, est sidérant.

Parmi les douzaines d'erreurs qui contribuèrent ou même causèrent ces problèmes, quelques-uns semblent particulièrement notables : l'échec du Conseil National de la Sécurité à accomplir sa mission; l'échec du ministère de la défense (et d'autres) à établir une approche interdépartementale pour planifier et réaliser la paix; la confiance attribuée à des civiles davantage experts en idéologie qu'en politique; l'installation du quartier général de la coalition dans le centre de Bagdad; l'échec des leaders militaires à planifier la fin des combats; l'échec de la culture militaire des Etats-Unis à voir au-delà du combat malgré de nombreux avertissements; etc.

Personne n'a l'obligation d'être d'accord avec tout ou partie des conclusions iconoclastes de cet ouvrage pour y trouver de la valeur. Le ton, tout comme le sujet « la guerre de l'Irak » est sombre et dérangeant. Finalement, agiter les preuves de l'hostilité est utile pour créer un soutien populaire pour la guerre, mais constitue une bien faible base pour une stratégie. Cet ouvrage est un excellent point de départ pour commencer à examiner les problèmes d'une telle entreprise avant de courir et de recommencer la même chose.

Dr. Daniel J. Hughes
Maxwell AFB, Alabama

America's Role in Nation-Building : From Germany to Iraq

(Le rôle des Etats-Unis dans la construction de nations: De l'Allemagne à l'Irak) de James Dobbins et al. RAND (<http://www.rand.org>) - 1700 Main Street - P.O. Box 2138 - Santa Monica - California 90407-2138 - 263 pages - 2003 - \$35.00 (format « Best Seller ») Achat en ligne : <http://www.rand.org/publications/MR/MR1753>.

Il est certain qu'un livre comme « *America's Role in Nation-Building* » est nécessaire. Depuis que le gouvernement Bush a effectué des changements de régime, en Afghanistan puis en Irak, ceux qui soutiennent ces opérations comme ceux qui les critiquent ont basé leur argumentation sur des analogies historiques ou du moins ils l'affirment. En conséquence, tout ouvrage qui promet un examen systématique des précédents efforts américains relatifs à la « construction de nations » offrant ainsi un point de départ important pour une réelle comparaison, et indiquant les leçons apprises à travers les exemples, est de grande importance. Les auteurs, dont l'ancien ambassadeur des Etats-Unis James Dobbins, se sont donnés la peine de réunir un impressionnant panel représentatif pour débattre de la situation, telle qu'elle se présente en Irak. Cet effort pour mieux relier les leçons du passé à la situation actuelle sur place ne fait qu'amplifier l'utilité de cet ouvrage pour le lecteur qui s'intéresse aux questions de l'occupation et de la reconstruction de ce pays.

D'une façon générale, les auteurs conduisent efficacement et d'une manière informative le lecteur à travers sept cas (l'Allemagne, le Japon, la Somalie, Haïti, la Bosnie, le Kosovo, et l'Afghanistan). Les faits et les chiffres semblent fiables, l'approche est pragmatique et équilibrée, bien que l'on puisse s'interroger sur la place de l'Afghanistan dans ces études de cas "historiques". Les leçons apprises, bien que génériques, reflètent bien les études de cas, qui relient de manière cohérente les facteurs avec une perspective large de la reconstruction qui comprend non seulement le rétablissement de la sécurité mais aussi la reconstruction économique/politique, et à plus long terme le développement. Après un résumé quelque peu mécanique mais utile des comparaisons à travers les sept cas, les auteurs examinent la situation en Irak au moment où le livre est rédigé (mi 2003), et les besoins et challenges du pays à moyen terme. L'ouvrage mérite un éloge pour maintenir une continuité dans le débat sur la grande diversité des questions qu'il est nécessaire de considérer quand on analyse l'Irak; le débat comprend aussi un excellent traitement des défis économiques.

L'étude a aussi des défauts, certains n'étant simplement que le résultat de compromis. Par exemple, aucun expert ne serait satisfait de la place faite à sa spécialité, son domaine ou cas dans le « rôle des Etats-Unis dans la construction de nations », ce qui est pourtant attendu d'un ouvrage qui tente d'offrir un résumé efficace et utilisable de sept cas historiques différents servants à mieux en instruire un huitième. De plus, les leçons apprises semblent en général intuitives et imprécises, résultant de l'extrapolation de leçons générales à partir d'événements particuliers. Tant que les conclusions restent pertinentes par rapport aux questions politiques du moment, il semble injuste de les critiquer si elles ne nous surprennent pas. Par exemple l'observation du livre selon laquelle il existe une forte corrélation entre le nombre d'hommes déployés sur le terrain et la réduction du nombre de victimes post-conflit. A première vue une telle généralité semble être sans prétentions, mais cette logique résulte d'une recommandation selon laquelle les Etats-Unis et ceux de ses alliés qui les soutien-

nent, auraient besoin de déployer entre 258 000 et 526 000 hommes en 2005 pour maximiser leurs succès et minimiser leurs pertes, un point très important en terme de politique.

Deux sujets peuvent cependant être considérés comme des faiblesses, et non pas comme des compromis. Le premier concerne la définition même de la « construction de nations ». L'ensemble de l'analyse avance la théorie selon laquelle « la construction de nations » est égale à la démocratisation, et que toute mission menée par les Etats-Unis depuis 1945, qui a comporté un sérieux effort pour établir une démocratie, si petite soit-elle, la qualifie d'office pour être incluse dans cet ouvrage. Cette hypothèse très discutable met au même niveau, en terme d'enseignements tirés, l'occupation de l'Allemagne ou de la Bosnie avec les opérations en Somalie et Haïti. Les auteurs font remarquer les circonstances particulières de l'échec des deux « construction de nations » en Somalie et en Haïti, mais cela ne semble pas diminuer la valeur de ces cas dans la globalité de l'étude, que ce soit en terme de comparaisons historiques ou d'évaluation de la situation de l'Irak aujourd'hui.

Deuxièmement, et bien qu'un choix délibéré ait été fait quant à l'utilisation du terme « construction de nations », avec ses connotations culturelles et sociales, plutôt que *démocratisation* ou *construction d'un état*, avec leurs implications plus fonctionnelles, l'ouvrage prend résolument une approche fonctionnelle de « la construction de nations ». Certes les auteurs mentionnent les variables culturelles, historiques ou sociales mais uniquement lorsqu'elles étayent leurs arguments. Pour preuve, l'affirmation selon laquelle les Etats-Unis ont une grande expérience de la « construction de nations » dans les pays musulmans, une position qui place pratiquement sur le même plan les réalités socio-économiques et de cultures politiques de la Bosnie, la Somalie et de l'Iraq. Très peu de personnes un tant soit peu familiarisés avec ces pays feraient de telles affirmations. Aucune de ces faiblesses n'est fatale, mais ensemble elles démontrent les limites de ce type d'étude collective, syncrétique et qui ratisse large, en terme d'application d'un cas donné.

Il est plus que probable, que de nombreux lecteurs trouveront ce livre très utile. Une telle audience comprendra des individus non familiers des analogies historiques circulant actuellement; des individus intéressés à comparer la politique de l'administration Bush en Irak, et une grande variété de leçons et propositions concernant l'occupation, la reconstruction et la démocratisation; et tous ceux qui réfléchissent au sens des efforts des Etats-Unis en Irak. Pourtant, aucun d'eux, ne devrait voir le rôle des Etats Unis dans la construction de nations comme une source unique d'aperçus historiques ou comme une première approche sur la manière de mener une occupation ou un processus de démocratisation en Irak.

Dr. Lewis K. Griffith
Maxwell AFB, Alabama

Intelligence in War: Knowledge of the Enemy from Napoleon to Al-Qaeda (Le renseignement dans la guerre : la connaissance de l'ennemi, de Napoléon à Al Qaida), par John Keegan. Alfred A. Knopf (<http://www.randomhouse/knopf/home.html>), 1745 Broadway, New York, New York 10019, 2003, 416 pages, \$30.00

Depuis le choc du 11 septembre et l'échec par lequel s'est soldée la recherche d'armes de destruction massive en Irak, le sujet du renseignement a particulièrement retenu l'attention. John Keegan a donc choisi le bon moment pour publier son dernier ouvrage, consacré au *Renseignement dans la guerre*, promettant une étude de la connaissance de l'ennemi, de Napoléon à Al-Qaeda. L'ouvrage est fascinant et rondement mené mais pas obligatoirement convaincant.

Il est indubitable que, comme l'indique à juste raison la jaquette, Keegan est « le plus grand historien militaire britannique », ce qui est peut-être là où précisément réside le problème. Il s'est fait un nom grâce à un ouvrage très influent, *The Face of Battle* (Le visage du combat), une étude des épreuves auxquelles la guerre soumet les soldats – ce qu'un conseiller en organisation d'aujourd'hui pourrait appeler les « facteurs humains dans la guerre ». Cette approche représentait à l'époque (1976)

une innovation indispensable dans la mesure où l'histoire militaire tendait à consister en une description dénuée d'émotion des événements et en une analyse des décisions des généraux à l'aide de cartes. Keegan contribua puissamment à redonner un goût de sang, de sueur et de larmes à l'étude de l'histoire militaire. En fait, il se distingue désormais par ses récits fascinants des épreuves que la guerre fait subir aux hommes; il rappelle également aux universitaires de ne pas oublier la véritable nature (sanglante) de la guerre. Son œuvre s'est révélée à cet égard capital et peut-être sans égal car il écrit avec un panache certain. Il s'est d'ailleurs en quelque sorte fait une réputation de rebelle dans les milieux universitaires en exprimant ouvertement son dédain pour la prose ennuyeuse et surchargée de jargon d'un grand nombre de ses collègues. Reflétant cette perspective, le thème central de Keegan est l'assertion d'après laquelle l'importance du renseignement est communément surfaite – dans la guerre, « la prescience ne protège pas des désastres » et « seule la force finit par compter ». Il en conclut que « La guerre est en fin de compte affaire d'action, pas de réflexion ».

Pour exposer les raisons en faveur de sa thèse, Keegan adopte la méthode d'études de cas. Après avoir exposé sa position dans son introduction et le premier chapitre, il offre sept autres chapitres dont les trois premiers sont consacrés à la poursuite jusqu'en Egypte du jeune Napoléon par l'amiral Horatio Nelson, la campagne de Stonewall Jackson dans la vallée de la Shenandoah, une histoire du renseignement maritime par interceptions radio pendant la Première Guerre Mondiale, et les quatre autres à la Deuxième Guerre Mondiale. Dans l'un des derniers, intitulé « Crete: Foreknowledge No Help » (Crète : la prescience n'a servi à rien), il argumente particulièrement bien son point de vue. Lors de cette campagne aujourd'hui pratiquement oubliée, un assaut aéroporté allemand réussit à s'emparer de l'île bien que ses défenseurs alliés n'aient été ni inférieurs en nombre ni privés de soutien. Ce résultat fut obtenu en dépit de la capacité des Britanniques à connaître les plans et les intentions des Allemands grâce au succès de la célè-

bre opération de déchiffrement du code Enigma (le secret Ultra).

Les autres exemples tirés de la Deuxième Guerre Mondiale incluent la victoire remportée par la marine américaine contre les japonais à Midway (ici, Keegan admet que le déchiffrement des codes japonais par les Américains joua un rôle significatif mais néanmoins pas aussi important que la chance), la lutte contre les sous-marins allemands lors de la bataille de l'Atlantique (le renseignement ne fut qu'« un facteur parmi de nombreux autres ») et une curieuse étude du rôle de l'espion traditionnel dans la communication d'informations sur les « armes miracles » allemandes, le V-1 et le V-2. Il offre également un aperçu très bref du « renseignement militaire depuis 1945 » et un chapitre final où il expose les raisons pour lesquelles il doute de l'importance décisive de ce type de renseignement.

Comme on peut s'y attendre de la part de Keegan, les récits dont il émaille ses études de cas sont des exemples d'histoire militaire brillante qui fascinent le lecteur. Et c'est précisément là où réside le problème – ce sont de courtes histoires de campagnes plutôt que des arguments convaincants à l'appui de la thèse principale de Keegan. En fait, pour un ouvrage qui prétend être une étude du renseignement dans la guerre, il ne s'étend pas beaucoup sur

l'examen du renseignement lui-même; il relate surtout des actes de bravoure accomplis en haute mer ou sur des champs de bataille lointains. Tous les lecteurs trouveront cette approche intéressante. Elle satisfera également les admirateurs de Keegan (ou, bien sûr, de Tom Clancy, qui recommande l'ouvrage sur le rabat) mais il se peut que les autres soient déçus du traitement auquel il soumet le renseignement. Si c'est le cas, de telles réactions confirmeront une constante bien établie de l'œuvre de Keegan : un respect universel pour ses écrits et son étude de l'aspect humain de la guerre mais des opinions contradictoires de la part des universitaires quant aux conclusions de ses analyses. Pour ses admirateurs, il ne s'agit que d'une manifestation de dépit de la part de gens dont les ouvrages ne sont jamais publiés en dehors de l'édition spécialisée.

Intelligence in War est par conséquent du Keegan classique. Ses admirateurs ne seront pas déçus et ses critiques pas convaincus. Les généraux de salon et les profanes ne s'ennuieront pas. Je leur recommande vivement l'ouvrage. Les autres peuvent préparer leurs réfutations qui ont peu de chances d'être largement diffusées.

Commandant Paul Johnston,
Forces armées canadiennes
Winnipeg, Manitoba, Canada